

Un événement

Léo Bonneville

Number 104, April 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51058ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1981). Un événement. *Séquences*, (104), 2-3.

Un événement

La sortie dans les salles du film Les Plouffe constitue, au Québec, un événement. Et cela, à plusieurs titres qu'il sera intéressant d'examiner.

Les Plouffe est une production canadienne de Justine et Denis Héroux. Le budget du film a été fixé à \$4 800 000, (voir les détails page 16). A ce jour, c'est le plus haut budget atteint pour un film québécois.

Le film est tiré d'un roman de chez nous. Cela n'a rien d'extraordinaire quand on se souvient que le film de Claude Jutra, Kamouraska, qui a coûté plus d'un million de dollars, provient d'un roman célèbre d'Anne Hébert. Malheureusement «Kamouraska» n'a pas eu la popularité des «Plouffe». Il faut reconnaître que la série d'émissions télévisées (1953-59) a contribué largement à populariser les personnages du roman et que, pendant des années, les soirs d'hiver, les Québécois, agglutinés à leur poste de télévision, ne voulaient rien perdre des joies et des peines de la famille Plouffe. Ainsi les personnages sont devenus des «types» que l'on évoque à l'occasion.

La réalisation des Plouffe est un réel défi. Quand on sait que l'histoire se situe dans les années 1938-45, qu'elle se déroule dans la vieille ville de Québec, qu'il a fallu «refaire» des rues entières en tenant compte des enseignes, de la circulation hippomobile et automobile, on soupçonne le travail immense qu'a sollicité cette mise en scène. Car rien n'a été épargné. Qu'il s'agisse de la visite du roi et de la reine d'Angleterre, de la procession du Sacré-Coeur au temps du fameux Père Lelièvre, d'une soirée à la salle de bal du Château Frontenac, tout accuse une précision historique indéniable. Il faut noter également l'heureuse distribution des membres de la famille Plouffe et des gens qui gravitent autour d'elle. Chaque acteur est entré intensément dans son rôle de sorte que ce n'est pas Emile Genest qui vitupère contre les Anglais mais Théophile, ce n'est pas Gabriel Arcand qui chante des airs d'opéra mais Ovide, ce n'est pas Serge Dupire qui lance au baseball mais Guillaume, ce n'est pas Pierre Curzi qui «sauve» Mlle Duplessis mais Napoléon, ce n'est pas Denise Filiatrault qui rouspète mais Cécile, et surtout ce n'est pas Juliette Huot qui s'affaire dans «sa» cuisine mais Joséphine Plouffe. Autour d'eux ce n'est pas Anne Létourneau qui charme les fils Plouffe mais Rita Toulouse, ce n'est pas Gérard Poirier qui surveille ses paroissiens mais le curé Folbèche, ce n'est pas Paul Berval qui fréquente assidûment Cécile mais Onésime, ce n'est pas Rémi Laurent qui intrigue maladroitement mais Denis Boucher. Bref, tous ces gens forment une «communauté» qui ne manque pas de couleur.

Ce n'est pas tout. Il faut noter aussi les foules que l'on a dû former pour parquer des spectateurs le long du cortège royal et surtout les milliers de citadins qu'on a dû réunir pour la procession aux flambeaux. Et aucune note discordante, aucun anachronisme, car il a fallu retourner aux vêtements, aux coiffures, aux attitudes de l'époque. Eh bien! par quel concours de circonstances, pour ne pas dire par quel miracle, le metteur en scène, Gilles Carle, — qui était aussi le meneur de jeu — a-t-il réussi cette performance qui donne l'impression d'une immense foule qui serpente dans la nuit en chantant des cantiques? Jamais on n'avait vu cela dans un film québécois. On comprend que, pour toutes ces attentions minutieuses, le film a exigé un budget élevé.

N'oublions pas que le film a une durée de 4 heures 20. C'est le premier film d'une telle longueur au Québec et les spectateurs se rendront compte par eux-mêmes de la qualité de l'oeuvre et de l'intérêt soutenu de la vie agitée des Plouffe.

Ajoutons que la réalisation des Plouffe va donner lieu à différentes exploitations. On a prévu un film de 4 heures 20 mais aussi des moutures de différentes longueurs. De plus, le matériel obtenu au tournage permettra plusieurs émissions télévisées comportant des scènes absentes du grand écran. C'est dire que, pour chaque présentation, un montage nouveau va engendrer une oeuvre nouvelle. C'est séduisant.

Depuis quelques années, le cinéma québécois nous a donné des oeuvres, sans doute contestables, mais tout de même de bonne qualité. Citons, parmi les films récents, J.A. Martin, photographe, L'Affaire Coffin, Cordélia, Mourir à tue-tête et Les Bons Débarras qui vient de se couvrir d'honneur à Toronto. Eh bien! Les Plouffe se situe dans cette lignée de films dont nous pouvons être fiers. C'est pourquoi le public, qui est familiarisé avec la famille Plouffe, sera heureux de retrouver des personnages qu'il n'a pu oublier et les jeunes, qui n'ont pas encore fait connaissance avec cette famille de chez nous, seront curieux d'entrer dans son intimité. Chacun se rendra compte que les petits drames qui s'y passent, s'ils n'ont pas les mêmes causes qu'aujourd'hui, ressemblent étrangement aux nôtres. Tant il est vrai que le Québécois reste fidèle à lui-même. La lutte de chaque personnage pour assurer son autonomie est toujours d'actualité. En ce sens Les Plouffe ne se démodera pas.

Pour toutes ces raisons que nous venons d'apporter, la sortie du film Les Plouffe constitue véritablement un événement. Personne ne voudra le manquer.

A handwritten signature in black ink, which appears to be "Gilles Carle". The signature is written in a cursive, flowing style with a long horizontal line extending to the right from the end of the name.